

Un désert en Irlande

Joël Pourbaix

Number 45, Summer 1990

Le désert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pourbaix, J. (1990). Un désert en Irlande. *Moebius*, (45), 45–48.

UN DÉSERT EN IRLANDE

Joël Pourbaix

PREMIÈRE JOURNÉE

Sept heures du matin. Je retrouve l'auto, le siège, le bien-être de la vitesse, consumer le temps, consumer l'espace... Et la brume se lève lentement, courbature de l'aurore, à la radio la voix de Sinead O'Connor grésille, se volatilise et revient contre toute attente. J'y ajoute le petit vertige d'une cigarette trop tôt allumée.

Premier arrêt à Kilfenorea, le café est chaud et sucré, je contemple le choeur en ruine d'une cathédrale, les croix sculptées du cimetière. Surtout la Doorty Cross et son Christ-Évêque, paraît-il qu'il montre du doigt le Mal. Oui, le Mal est bien là, rugueux, encore humide, il a la forme d'un oiseau féroce.

(...)

Les trous sur la carte, sur la route, le pare-brise délavé, je traverse et retraverse des petits ponts de pierres. Que font-ils là, d'où viennent-ils? Et moi? Tout s'assombrit, chemins de plus en plus étroits et lents, la vitesse du temps me rattrape, je suis maintenant au ras du sol et des milliers

d'années m'immobilisent. M'éveiller d'un mauvais rêve. Je délaisse le véhicule, les chemins sont enfin disparus.

Je voulais visiter le fort préhistorique de Cathuir-Chomain, le dolmen de Poulnabrone, le monastère de... et me voilà au milieu des étendues grises et des sommets dénudés. La pierre, le calcaire, le chaos, les blocs fendus et refendus.

Ciel et terre ne se touchent plus. Que de la lumière immobile, impossible à rassasier, comme si seul un regard pouvait féconder l'espace.

Je marche, les images gisent et la solitude hante, chante, elle s'adresse aux choses.

Les états du sol commencent à naître, un monticule apparaît, un buisson là, un repli, le bleu de l'ombre, les traces d'un mur, un ton gris dans son écrin.

Géométrie froissée, la carte balbutie, rugosité de l'espace qui balaie les repères, les invente, tout est mouvement, le vide est un voile...

J'apprends qu'un désert ne ressemble pas à un désert.

PREMIÈRE NUIT

Omnia, quae noctu vagantus... Tous ceux qui vont et viennent la nuit... Saint Antoine... sa tour foudroyée par Bosch... l'incendie au lointain... l'incendie du lointain... la tentation de croire à l'inexpiable...

Lumière rose et lunaire sur l'immense dalle du paysage.

DEUXIÈME JOURNÉE

J'ai vu l'ennuagement du vide, la poussière du temps qui tombe, se soulève, retombe, comme une marée avare de ses vagues. Le vide est un mot de trop et insuffisant. Je décèle de plus en plus le moindre mouvement, la moindre immobilité, effondrements subtils, la transparence du désagrègement.

L'eau délabrée en bas d'un ravin, je ne sais que dire de son murmure, il s'enfonce encore et encore. En moi peut-être.

Trois ânes approchent, s'éloignent, reviennent, je les touche, mes doigts viennent entre leurs lèvres. Chaleur et douceur de leurs grands yeux calmes. Ils me quittent.

Je suis épuisé. Une tour ronde se dresse, superbe à contre-jour, immense crayon à la pointe ébréchée. Je plante ma tente à ses pieds.

DEUXIÈME NUIT

Ouvrir l'oeil... là-bas... treize lunes tremblent... bercées par l'obscurité du sol... le reflet des trous d'eau... ils naissent la nuit... se referment au matin... je préfère ne pas comprendre... il y a treize lunes...

TROISIÈME JOURNÉE

Midi, la trouvaille de la crevasse, je me penche, le limon tout au fond, l'eau enveloppe mon front, le sable devenu une fable, ça me raconte l'odeur d'une fleur, l'ocre des pétales, la rareté d'un silence et de son écho.

(...)

Quelque part au coucher du soleil, entre Lisdonvarna et Ballyvaughan, un pub! Chez O'Malleys, un lièvre peint en rouge dort sur la pancarte rouillée. Exactement cinq clients, ils me regardent à peine, mon visage s'efface hors de tout commentaire. Une pinte de Smithwick's bien rousse est déposée devant moi, le soleil s'y pulvérise.

L'écran télé éclaire silencieusement le coin sombre du bar. Les mouches cognent à la vitre, parfois le bruit grinçant du ventilateur. Suis-je enfin arrivé? Suis-je enfin nulle part!

Désert d'Irlande, désert d'Extrême-Occident, désert de la tombée, de ma nuit. «Toutes les routes débouchent dans la décomposition noire.»

TROISIÈME NUIT

«BURREN», le mot en grosses lettres vertes sur la carte postale, j'imagine déjà mon retour, mon désarroi à venir, alors écrire, mirages entre le passé et le futur, passerelles au-dessus des sols arides et venteux, le présent peuplé de

vertiges, le présent, le désert, une question qui habite les fentes de l'univers.

La bouteille de Jameson lancée
flotte
un moment dans le vide
la lèvre sèche de l'horizon
frémit
l'écho se brise
terra incognita acellée
hors de ma mémoire
la limite du désert est
la limite du monde
et la limite du monde est
ce qui l'ouvre

QUATRIÈME JOURNÉE

La lumière glisse à mes pieds, l'écoute, l'extrême écoute... Au bout du désert il y a la mer, le désert de tous les déserts, l'ultime et son chant. La falaise palpite, bruits de plumes, de métal, de papiers froissés. Et les oiseaux demeurent invisibles. Il faudrait me pencher, un peu plus, la réalité est là, tout en bas.

Ne plus faire la différence entre un geste ordinaire et celui qui décide de tout, je ramasse de grosses pierres, les palper, ériger un monticule, il faut que ça tienne, l'impératif de l'instant, la fièvre, les bruyères, les battements aux tempes. Le vide me comprend, me dicte, l'acte de tout dire et de tout faire.

Soudain le paysage se souvient de sa nudité.